

Un mois dans les Hauts-Pays, été 2017

Voyage à pied avec mes deux filles, deux chevaux islandais (et une licorne magique)

Nous avions prévu de partir 6 semaines en famille avec trois chevaux. Les circonstances ont fait que j'ai fini par partir seule avec nos deux filles et deux chevaux.

Quelles circonstances ? Rien de bien grave ni d'exceptionnel, au contraire, c'est même très banal ! Pour mon mari Blaise, le stress accumulé les semaines précédant le départ est ressorti sous la forme d'un gros mal de dos irradiant la cuisse. Le pauvre, il était tout voûté comme un petit vieux. Impossible pour lui de marcher ou de faire les gestes usuels d'un voyage itinérant avec des chevaux.

Il m'a donc proposée de partir seule. Et moi, alors que j'étais mentalement prête pour cette aventure avec mes filles, j'ai du prendre mon mal en patience avant de pouvoir décoller, car une grosse grippe m'a clouée au lit dès le premier jour de mes vacances et m'a fait cracher mes bronches pendant les 10 jours qui ont suivi.

Quant au choix des chevaux, la solution est toute trouvée. Paradis, dernière arrivée chez nous et dont le gabarit aurait bien profité d'un petit séjour sportif, se blesse méchamment au genou lors d'une randonnée. Elle laisse donc gracieusement sa place à Toundra et Viking. C'est parfait. Toundra a de l'expérience après deux mois de voyage dans le Val d'Aoste en 2016, je peux compter sur elle les yeux fermés. Pour Viking, ce sera le baptême du feu, et je me réjouis de lui permettre de découvrir le monde afin qu'il comprenne enfin que les gros cailloux ou les fontaines, ça n'est pas dangereux.

La Dérotchoz

Le vendredi 28 juillet, nous partons enfin. Blaise nous conduit jusqu'au col des Mosses, et nous nous enfilons sur une petite route de montagne pour pique-niquer et préparer les chevaux dans un coin tranquille.

Nos bâts ont été améliorés afin de prévenir toute blessure sur les chevaux : des épaisses matelassures de Sylomer emballées dans du cuir sont désormais solidaires au bât. Un vet-bed sert de pare-sueur. Nous transportons environ 50 kg de matériel répartis dans les 4 sacoches. A l'arrière de chaque bât, une petite banane contient les petites choses pratiques à avoir sous la main : matériel de pansage, peson, gilets de sécurité, spray contre les insectes, et les fameux « sacs à cacas » pour les chiens qui nous seront bien utiles tout au long du voyage. Les chevaux sont pieds-nus, mais je prends de quoi chausser les 8 pieds d'hipposandales. Quand elles ne sont pas au pied des chevaux, elles sont assez pratiques pour équilibrer leur chargement.

J'ai également pris avec les casques d'équitation des filles et des rênes pour qu'elles puissent diriger seules leur monture lorsqu'elles sont à cheval sur des sentiers tranquilles.

Ca y est, c'est parti ! Pour cette première journée, notre chemin nous mène au village Les Moulins, par une grande descente dans la forêt que les locaux appellent « La Dérotchoz ». Alors je confirme, ça « dérotche ! ». La descente est très raide, et serpente entre des petites falaises. Nos orteils s'écrasent au fond de nos chaussures, c'est douloureux, et ce d'autant plus que nous avons aucun entraînement.

La traversée des Moulins nous ramène à la civilisation, avec ces gros camions qui passent à côté à toute bombe en faisant à chaque fois sursauter Toundra. Heureusement, c'est un petit village ! La suite du chemin nous fait passer devant des magnifiques chalets traditionnels et dans la forêt du mystérieux M. Tschingy : au bord de la rivière, il a amoureusement aménagé sa petite forêt en maison des Elfes. Je rêve de pouvoir camper dans ce petit paradis, mais en l'absence de son créateur, nous préférons continuer notre chemin. Et de toute manière, je ne suis pas sûre qu'il aurait apprécié les crottins abandonnés par les chevaux.

C'est donc de l'autre côté de la rivière que nous établissons notre campement, sur un petit triangle d'herbe qui semble avoir été fauché dernièrement. Nous ne savons pas à qui appartient ce bout de terre ni à qui demander, mais au moins si c'est fauché j'ai moins l'impression de « voler ». Nous allons

tout de même demander à la maison la plus proche : leurs propriétaires profitent de la vie dans leur magnifique jardin en buvant des bières. Ils confirment que ça ne devrait pas trop déranger.

Dans cette région des Pré-Alpes vaudoises et bernoises que nous traverserons pendant ce voyage, les terres des fonds de vallée sont principalement exploitées pour l'ensilage d'herbe. Sur les pentes encore exploitables, le foin est fauché et ramassé à la main. Les vaches sont soit bien plus haut, à l'alpage, soit dans les écuries une bonne partie de la journée et de la nuit. L'avantage est donc qu'il y a peu de clôtures, ou, s'il y en a, elles ne sont pas fermées ou électrifiées. L'inconvénient, c'est que nous sommes en pleine période de fauche, et que l'herbe ici vaut de l'or. Les routes de montagne sont souvent bordées de part et d'autre de fils pour éviter le piétinement par les promeneurs ou les voitures.

Je n'ai pas envie de me cacher dans les forêts pour bivouaquer : elles sont souvent reléguées sur les pentes, donc difficile d'y trouver un coin plat ! Et je souhaite offrir à chaque fois des bons repas à mes chevaux. C'est pourquoi je décide, pendant ce voyage, de toujours demander de l'aide afin de camper sur un lieu autorisé et adéquat pour les chevaux et pour nous.

J'installe donc un parc pour les chevaux avec le kit qu'a fabriqué Blaise. Il y a un petit électrificateur portable, 6 piquets fabriqués avec des piquets de tente, du fil, des crochets, des petits élastiques avec crochets si je dois faire tenir le fil sur des buissons et des sardines sur lesquelles sont fixées un élastique pour maintenir les piquets des coins du parc. C'est pratique, les chevaux respectent le fil pendant tout le voyage, et non seulement je n'enclenche que très rarement l'électrificateur, mais en plus à la moindre pause je préfère nettement les lâcher dans un petit parc que les attacher à la longue corde.

Et, comme pratiquement tous les soirs du mois à venir, c'est le début de cette délicieuse routine qui, comme un mantra, permet de tout oublier: installation du campement avec l'aide des filles, rangement des affaires, préparation du repas, rédaction de quelques notes sur la journée écoulée, toilette, petite histoire, et dodo.

Château d'Oex, le festival des enfants

Lorsque nous traversons le village de Château d'Oex, il y règne une curieuse agitation : c'est le début du festival des enfants. Stands, jeux et spectacles animent le village pendant toute la semaine à venir. Nous traversons la rue principale alors que les magasins installent une table dans la rue pour l'occasion. Bien entendu, les chevaux ne manquent pas de lâcher deux magnifiques crottins juste devant celle de la boulangerie du coin !

Je décide que même si ce n'est que le 2^{ème} jour du voyage et que nous avons marché à peine une heure, nous allons profiter de passer la journée là. Il nous faut juste trouver un endroit pour poser les chevaux et tout notre barda. Nous allons droit sur le manège de Chateaux d'Oex, sait-on jamais. Quelle gentillesse ! M. Blatti nous offre un parc clôturé à deux pas de là, avec un bout de plat, un bout d'ombre à l'abri des taons pour les chevaux, et de l'eau à proximité. C'est plus que parfait.

A nous le festival ! Le soleil tape fort, j'ai de la peine à comprendre le programme, il y a des animations un peu partout. Nous faisons un nombre incalculable d'aller-retour entre les différents endroits. Nous savourons un magnifique spectacle de magie dans une roulotte (au frais en dégustant des caramels à la crème). Les filles suivent un atelier de fabrication de boomerangs. Nous finissons l'après-midi au « coin repos » où elles dessinent tandis que je papote avec Yvette, bénévole pendant le festival et pleine d'histoires sur la vallée, ainsi que Laura, une amie de longue date, croisée par hasard au festival avec son compagnon Sébastien et leur fille Emma. C'est eux qui récupèrent une partie des œuvres d'art des filles et qui nous les enverrons par la poste. Les autres, c'est cadeau pour Yvette, car quand on est en voyage, on ne peut jamais vraiment emporter beaucoup de choses avec nous.

Au final, les journées de « repos » n'en sont jamais vraiment ! C'est avec soulagement que nous retrouvons nos chevaux, notre campement, « notre vie » . Fini la foule, la chaleur, le bruit. Enfin... presque. Notre parc se trouve juste à côté de l'espace de tri de Château d'Oex. Au milieu de la nuit, quelqu'un vient déposer ses déchets... la radio à fond, et j'ai l'impression que ça dure des heures. Bah, au moins j'ai un petit update gratuit sur les nouvelles du monde...

« C'est dangereux de laisser les chevaux dehors la nuit »

Nous quittons Château d'Oex relativement tôt de manière à éviter de devoir ranger le camp en pleine canicule. Nous longeons la rive gauche de la Sarine, un peu sur les hauteurs, en direction de Gstaad. Dans cette région, il me semble que toutes les routes carrossables ont été goudronnées. Qu'à cela ne tienne, au moins c'est techniquement facile et on avance vite. Tellement vite, que l'on avale 20km dans la journée sans vraiment s'en rendre compte.

Les filles sont à cheval. Je tiens Toundra sur laquelle est assise Charlotte qui tient Viking sur lequel est assise Louissette. Ça marche bien comme ça. De temps à autre, Viking s'arrête sans prévenir, la corde file entre les doigts de Charlotte. Aie, ça chauffe, mais rien de grave ! Elle apprend très vite à lâcher quand ça arrive, et un « STOP ! » claironné bien fort arrête notre convoi le temps de rattacher les wagons.

Peu avant Gérignoz, nous croisons M. Buclin. Le même M. Buclin rencontré entre S-Charl et Scuol lors de notre voyage au Grisons avec les ânes, en 2013 ! Il est avec des amis dans la région pour faire du canoë-kayak. Nous ne nous reconnaissons pas tout de suite, mais quand il me dit que nous lui faisons penser à une famille qui habite au Salève... « mais c'est nous ça » ! Quelle incroyable coïncidence.

Je traverse avec émotion le village de Gérignoz : c'est là que dans mon enfance j'ai vécu la colonie de vacances dont je me rappellerai toujours : « Chez Marie-Jo ». Hélas, Marie-Jo et son mari sont décédés, les enfants n'ont pas repris la colo, elle n'existe plus. C'est Yvette qui m'a tout raconté.

Il fait une chaleur étouffante, reflétée en plus par le bitume brûlant. Il y a très peu d'arbres, nous sommes vraiment à la merci du soleil. Voilà heureusement le tilleul bienfaiteur sur une petite épaule ventée. Quel bonheur, quelle fraîcheur ! Les chevaux se détendent un peu aussi, sans tous ces taons qui les agressent.

C'est notre premier vrai pique-nique. Au menu, des toasts au pain complet, du Parfait (pâte à tartiner au foie), et du saucisson. On se régale (normal, c'est le premier !).

Il y a même une fontaine. Le robinet est fermé, j'utilise ma pince pour l'ouvrir. Je laisse couler l'eau un petit moment le temps qu'elle devienne claire... et j'avale d'une traite un demi-litre d'eau. Aie ! En remplissant les gourdes transparentes des filles, elles font la tête et refusent de boire. Comme elles ont raison ! Il y a plein de petits morceaux d'algues qui flottent et l'eau est encore bien brunâtre. Ça n'a pas manqué, les jours d'après j'ai eu le transit intestinal bien perturbé. Mes filles ont été bien plus malignes que moi !

Notre itinéraire se rapproche ensuite de la rivière, mais malheureusement le magnifique chemin qui la longe est interdit aux chevaux. Apparemment, il est étroit, donc ça doit être compliqué de croiser. Avec le gabarit de nos chevaux, je décide de respecter cette interdiction et nous devons faire un « petit détour par en-haut ». Le détour en question nous amène vers un portail puis un troupeau de vaches devant une étable (curieux, le portail était grand ouvert). Derrière les vaches, le chemin redescend vers la rivière. Mais là, il y a un autre panneau, cette fois-ci le passage est interdit aux piétons, mais je ne sais pas pourquoi, car le texte sur le panneau explicatif juste en dessous est tout effacé. Bah, allez, tant pis, on y va. Nous arrivons dans un champ incroyable avec des hautes herbes qui ont l'air bien appétissantes. Nous nous arrêtons pour une petite pause goûter et brouter. Les chevaux affectionnent tout particulièrement les inflorescences au bout de longues tiges. Au bout du champ, une clôture avec un portail. Parfait, je pense, ça va être pratique pour passer – c'est vrai qu'à peu de choses près c'est la première clôture que nous croisons ! Evidemment, le portail est cadenassé, et il y a une grosse chaîne en plus avec un maillon rapide. C'est du sérieux ! Le seul moyen d'ouvrir, c'est de dévisser la serrure du poteau auquel est attachée la barrière. Ça me prend un temps fou mais ça marche ! Les filles font passer les chevaux. Je me retourne pour fermer le portail. Et là, je vois l'écriteau sur la barrière « Site contaminé. Accès Interdit ». Heureusement l'orage approche et nous décampons vite-fait en oubliant totalement de paniquer à l'idée que les chevaux aient mangé je ne sais quoi de toxique ou que nos biscuits soient devenus radioactifs pendant la demi-heure passée sur place.

Nous ne sommes pas loin de Gstaad. Les gens que l'on aborde pour des renseignements nous redirigent vers le centre équestre. Je laisse les filles dehors avec les chevaux et pénètre dans cette sombre prison pour chevaux. A l'entrée, une dame range soigneusement son tapis de selle d'un blanc immaculé. L'air est poussiéreux. Je lui demande s'il y a moyen de passer la nuit sur leur terrain. « Impossible ! » me crie une voix au fond du couloir, « nous n'avons aucun box de libre ». Je demande alors si nous pourrions installer la tente et les chevaux dans un paddock à l'extérieur « Impossible ! Nous sommes complets, et c'est dangereux de laisser les chevaux dehors la nuit ». Je suis ébahie devant tant de connerie ! Je laisse donc ces pauvres chevaux prisonniers et nous continuons notre chemin.

Tout est très habité, nous demandons à plusieurs maisons sans succès, je commence à m'inquiéter, surtout qu'il pleuvine et l'orage n'est pas loin. Finalement, nous toquons à la porte de celui qui s'avère être le garde-faune du coin. Quelle aubaine ! il nous indique un petit coin juste de l'autre côté de la rivière, à l'abri de grands épicéas. Un petit ruisseau coule à côté, les filles font un barrage et jouent au « magasin de cailloux » pendant que je monte le campement.

J'attache les chevaux à deux arbres non loin de là. La corde est une autre invention de Blaise : une sangle enfilée dans un tuyau de 2 mètres de long évite les terribles prises de longe lorsque les chevaux se prennent les pieds dedans. Une cordelette prolonge le tout de manière à leur laisser suffisamment de longueur pour se déplacer et brouter. Alors que Viking se gave de dents-de-lion et autres trèfles juteux, Toundra trouve plus intéressant d'aller explorer la lisière de buissons épineux et de petits épicéas touffus qui borde son pré. Je ne la vois pas tout de suite, mais quand je vais la chercher je la trouve complètement ligotée et incapable de bouger d'un iota. Après sa libération, un examen complet ne signale heureusement aucune blessure. C'est décidé, je monte le parc pour la nuit, sinon je ne serai pas tranquille. Comme je n'ai demandé à personne l'autorisation, je le fais aussi petit que possible. Le lendemain, nous aurons mauvaise conscience de laisser derrière nous un champ de mines, et espérons que le propriétaire, en découvrant son pré tout abîmé par des trous de sabots et des crottins, ira se plaindre au centre équestre !

Cette nuit-là, est le déluge : un orage puissant et interminable s'abat sur la vallée, nous passons la nuit collées les unes contre les autres en sursautant à chaque éclair – moi du moins, les filles dorment poings fermés ! - en espérant que la tente tienne le coup et que la rivière ne déborde pas.

La licorne magique

Nous ne trainons pas lors de la traversée de Gstaad. J'éprouve toujours beaucoup de fierté à défilier « en ville » avec mes enfants et les chevaux chargés, nous suscitons la curiosité et l'émerveillement. Mais je suis aussi ravie de sortir de là au plus vite ! C'est le matin, il y a des gros camions de livraison partout, et du bruit, encore du bruit, toujours du bruit...

L'idée est de traverser les montagnes pour rejoindre Lenk. Après étude approfondie de la carte, je décide de suivre la vallée de Türbach qui mène au col de Türlì, puis au Trütlibergpass. Avant de rejoindre la rivière, nous devons grimper une côte raide et asphaltée, sous un soleil de plomb. Les filles sont à cheval, les chanceuses, pendant que maman mouille son T-shirt. Et pas une maudite fontaine à l'horizon, j'ai l'impression que ma tête a doublé de volume et que je vais me liquéfier sur place. Jusqu'au moment où l'on croise Veronika.

Du haut de sa fenêtre toute fleurie elle nous voit passer et nous demande si nous voulons boire ou manger quelque chose. Voilà donc la version humaine de la « licorne magique » qui nous suivra pendant tout notre voyage. Celle qui nous protège des plus gros orages, qui nous sauve de situations périlleuses ou tout simplement qui nous offre à boire quand on en a le plus besoin. Nous faisons donc une longue halte chez elle. Les chevaux ont chaud mais ne boivent pas l'eau qui leur est offerte dans des bacs à lessive. Nous dévorons en deux temps trois mouvements la plaque de chocolat Ovomaltine qu'elle nous tend. Nous avons pourtant tout avec nous, mais jusqu'ici nous n'avons pas eu un petit coin d'ombre pour nous arrêter. Veronika nous a permis de recharger nos batteries pour la dernière petite montée avant de rejoindre la rivière. Merci Veronika !

Voilà enfin du plat au bord de la rivière et la fraîcheur qui l'accompagne. Je revis. Le chemin est splendide et très bien aménagé, quoiqu'un peu étroit pour nous. Il y a une clôture tous les 100m environ, car ici les champs sont découpés en bandes qui montent de la rivière jusqu'à la route un peu plus haut. Heureusement, aucune n'est démontable ni électrifiée. Nous les contournons aisément, et à quelques reprises je me muscle les biceps à soulever une sacoche d'un côté juste pour passer des portes un peu trop étroites. Heureusement que la largeur des ponts a été mieux calculée, car le sentier fait sans cesse des allers et venues d'une rive à l'autre.

Charlotte m'explique que cela la fatigue beaucoup de tenir un cheval. Et elle trouve presque plus reposant de marcher seule devant que de monter à cheval, même si c'est moi qui le tiens en longe. Du haut de ses 9 ans, elle est incroyable de maturité à savoir analyser son ressenti ainsi. Des fois, elle n'ose pas me demander de reprendre Toundra, alors je me jure de lui demander souvent si tout va bien et si elle veut que je tiens les deux chevaux. Tant que nous sommes sur des routes carrossables, cela ne me pose pas de problème de gérer les deux chevaux côte-à-côte. Et Charlotte est capable de marcher des heures sans rien réclamer.

Quant à Louissette, tant que l'estomac va, tout va ! Pour elle, il faut des arrêts fréquents pour lui administrer une petite dose de sucre – fruits secs, biscuits, Sugus – qu'importe, tant que c'est sucré. Elle s'occupe de son petit chiot en peluche « Puppy », dont la tête sort tout juste de son petit sac à dos. Puppy a droit matin, midi et soir à des « croquettes » - des petits cailloux ramassés en chemin. Il boit aussi à toutes les fontaines que l'on croise.

Nous campons au bord de la rivière, la tente coincée entre deux vieux épicéas aux troncs pleins de poix. Les chevaux ont un petit parc plutôt forestier avec des hautes herbes qui ont l'air bien appétissantes mais ils semblent boudier ce festin et font la sieste tête-bêche. Nous profitons de la rivière pour nous laver de la tête aux pieds. C'est froid, mais revigorant et agréable de ne plus sentir la peau collante de transpiration dans le sac de couchage. Les filles jouent les pieds dans l'eau. Je leur confectionne une petite lanière pour fixer leurs Crocs aux chevilles. C'est super pratique, les Crocs, en voyage, je n'aimerais pas qu'elles les perdent dans le courant.

Nous sommes à 10m de la route. Ça circule pas mal en direction de Gstaad et je ne comprends pas bien d'où viennent toutes ces voitures alors que la vallée est un cul-de-sac. Nous sommes sur le point de nous endormir qu'une voiture s'arrête à notre hauteur. Je me dis « ça y est, on vient nous demander de dégager ». Je sors avec appréhension de la tente, et une dame vient me demander si je n'ai pas vu deux poneys. Un peu plus haut dans la vallée, il y a un parc avec deux petits shetlands qui ont apparemment disparu, elle les cherche. Je prends son numéro de téléphone au cas où je les vois, et lui conseille d'aller voir du côté des quelques écuries que l'on a croisées en montant. Les poneys ont peut-être été attirés par leurs congénères ?

La montée au col est douce et régulière. Les chevaux cherchent l'herbe, ils doivent avoir mal aux pieds. En chemin, nous nous arrêtons à un alpage où l'on peut acheter des fromages, saucissons secs, boissons et douceurs en libre service. À côté du frigidaire, une tirelire. Quel merveilleux pays où la confiance règne ainsi !

Nous devons traverser un troupeau de vaches. Elles sont curieuses, nous tournent autour, et j'ai mal préparé la stratégie, nous sommes vite cernées. Je tiens Viking, Louissette tient Toundra, et Charlotte est chargée de repousser les vaches. Mais elles s'approchent tellement près que Toundra finit par avoir peur et s'enfuit au grand galop jusqu'aux buissons les plus proches. Louissette pleure à chaudes larmes, plus par déception de ne pas avoir réussi à retenir Toutoune que par peur de toutes ces vaches. Je pousse tout le monde sur le sentier pour sortir au plus vite de là, et nous faisons une petite pause 100 mètres plus loin. Les vaches ne nous voient plus et ne semblent pas vouloir nous rejoindre. Je sors le goûter et réfléchis à la stratégie. Laisser les deux filles avec Viking et redescendre chercher Toutoune ? Charlotte propose plutôt d'y aller elle. En effet, Viking devient de plus en plus nerveux et appelle Toundra. Elle a peur de ne pas arriver à le calmer ou le retenir. Et voilà ma vaillante Charlotte qui s'élance à nouveau vers le troupeau pour aller récupérer la jument. Entretemps, une cycliste (licorne magique) qui était témoin de la scène, est allée récupérer elle-même Toundra qui s'était cachée dans

un buisson d'aulnes verts. Tout le monde va bien, mais je retiens la leçon : c'est important de préparer une bonne stratégie avant les passages difficiles. Je le savais déjà, pourtant...

Non loin du premier col, le sentier traverse des marécages. Il est aménagé avec des plaques de grillage métallique afin de limiter l'impact des promeneurs sur ces milieux fragiles. Je regarde tout ça d'un œil méfiant, mais les chevaux comprennent vite que c'est bien plus agréable de marcher sur ces treillis que de s'enfoncer dans la vase jusqu'aux genoux. Ils marchent tranquillement derrière nous. Je me demande bien comment se seraient comportés nos ânes, à l'époque.

Nous voilà enfin au Türl à près de 2'000m d'altitude. Il vente fort, c'est rafraîchissant. Les chevaux ont un petit coin d'herbe pour la pause. A présent, je débâte aussi à midi, parce que Toundra se roule systématiquement. De tous les côtés, un magnifique panorama se déroule sous nos yeux. Un promeneur explique à son ami avec tout le sérieux du monde que Viking est probablement un shetland vu sa crinière et que Toundra est une Mérens, parce qu'elle est noire. Je déguste mon sandwich au Parfait sans rien dire, rigolant intérieurement.

Il nous reste une petite montée pour rejoindre l'autre col, avant d'entamer la descente. Je me réjouis déjà de rejoindre la limite de la forêt et de trouver un joli replat pour installer notre campement. Mais notre sentier nous fait traverser des parcs à moutons. A deux reprises, nous nous retrouvons coincées par des doubles voire triples clôtures (fil électrique, filet à mouton et barbelé). Quand aux passages pour les humains, ils sont bien trop étroits pour les chevaux. Je n'ai pas le choix, je dois couper tout ça ! Décidément, qu'aurais-je fait sans pince... et sans kit réparation, dans lequel j'avais une réserve de fil de fer et de ficelle.

Ce n'est pas compliqué, mais ça prend un temps fou de réparer une clôture qui a été coupée ! Presque deux heures passent ainsi, il est déjà 16h. J'espère qu'il n'y en aura pas d'autres des clôtures comme ça ! Effectivement, plus bas nous avons surtout des fils pour les vaches, et des portes avec poignées. Vive les vaches.

Nous rencontrons Samy à son alpage. Ce vieux monsieur s'occupe d'une quinzaine de vaches laitières, de génisses, et de bœufs qui ont tous là hauts sous la crête. Il nous vend de la limonade à l'orange, ainsi que du lait. Et il nous propose son alpage, situé à 30 minutes de là. Il nous faut bien rester sur la route carrossable et surtout ne pas prendre le sentier de randonnée. T'en fais pas Samy, les sentiers de randonnée, on a donné pour aujourd'hui ! C'est incroyablement relaxant de marcher sur un chemin sans obstacles.

Ce soir là, la licorne magique, c'est Samy et son petit alpage. Car nous sommes le 1^{er} août, le jour de la fête nationale suisse. Nous sommes loin des feux d'artifices qui font si peur aux chevaux et nous empêchent de dormir. Mais nous sommes surtout à l'abri de l'orage le plus fort que l'on aura vécu pendant ce voyage.

Nous arrivons à l'alpage alors que le ciel devient d'un seul coup extrêmement noir et menaçant. Le tonnerre gronde, nous avons juste le temps d'enlever les sacoches et de faire rentrer enfants et chevaux dans l'écurie que la plus violente tempête de grêle se déchaîne pendant une bonne demi-heure. On ne s'entend plus ! Les chevaux sont nerveux et nous faisons notre possible pour les rassurer. Le toit fuit, Charlotte et moi déplaçons le matériel sur un recoin sec. Quelle chance... Qu'aurais-je pu faire si nous étions arrivés 5 minutes plus tard ?

Enfin, la tempête se calme un moment, je peux installer le parc pour les chevaux et nous prenons possession des lieux. C'est un vrai petit alpage, encore tout équipé pour fabriquer le fromage sur place. Les outils datent du siècle passé. L'odeur de lait caillé aussi ! A côté de la cuisine et de son coin feu surmonté d'une grosse cuve, il y a le « stube », lieu de vie avec une table, un banc et tabouret, et deux lits. C'est parfait ! C'est notre maison pour un soir, et que c'est bon d'être à l'abri des éclairs et du tonnerre ! Dehors, les gigantesques feux du 1^{er} août scintillent ici et là sur les montagnes en face.

La licorne magique est encore avec nous les jours qui suivent. A Lenk, elle s'incarne dans les gentilles collaboratrices de la mairie qui me dégottent rapidement un terrain, tout près du centre, des

commerces et du camping. C'est là qu'un cirque était installé, quelques jours auparavant. C'est plat, il y a de l'herbe mais pas trop non plus, un ruisseau juste à côté pour faire boire les chevaux, c'est juste parfait. Nous profitons de l'après-midi pour faire des emplettes : nos réserves de nourriture sont à sec, et après une semaine de marche j'ai une liste de choses à renvoyer par la poste ou à remplacer. C'est fou ce que je me sens légère quand le colis est emballé prêt à partir ! Nous profitons aussi du camping pour prendre une douche et du restaurant d'à côté.

Lorsque les filles sont couchées, je réorganise le paquetage, et prépare l'itinéraire du lendemain : une grande montée de plus de 900 mètres de dénivelé jusqu'au col du Hahnenmoos, ainsi qu'un bout de descente de l'autre côté. Je décide de partir très tôt, pour éviter la canicule tant pour la montée que lors des préparatifs – il n'y a pas un seul coin d'ombre à notre campement.

La licorne magique réapparaît au réveil : le ciel est couvert mais sec, et il fait frais ! Viking fait sa séance d'étirement matinal sous nos regards amusés. Nous avalons la montée sans souffrir. Notre grand jeu est de trouver des places d'évitement sur cette petite route de montagne pour croiser les cars postaux tant redoutés par Toundra. Les horaires sont heureusement affichés aux arrêts de bus, et nous pouvons ainsi planifier notre montée plus sereinement.

Le col du Hahnenmoos est un site réputé pour le modélisme. Pendant que je remplis les gourdes, les filles bénéficient d'une visite guidée du hangar où sont amoureusement alignées et bichonnées des dizaines de maquettes de planeurs. C'est un monde à la fois totalement étranger et magique !

Le reste du col l'est beaucoup moins. Tout est gris et goudronné. Les télécabines tournent à plein régime pour rentabiliser l'été une station qui peine probablement à tourner l'hiver à cause du manque de neige. La grande attraction du site, c'est la descente en trottinette. Nous partageons ainsi la route avec ces bolides pendant toute la descente.

A Adelboden, la licorne magique est toujours avec nous, car nous pouvons nous arrêter à Our Chalet, un des centres de l'Association Mondiale des Guides et des Eclaireuses. Alors que la veille l'endroit était saturé de monde, ce soir là nous partageons le terrain de camp avec une famille de hollandais. Tanya, la directrice, ainsi que les bénévoles, nous accueillent chaleureusement et nous font visiter ce haut lieu chargé d'histoire.

Changement de programme

Ce soir là, je ne suis pas tranquille. J'avale nerveusement un Sugus après l'autre en étudiant la carte. La suite de l'itinéraire ne me plaît pas, car il me semble bien trop alpin. Un des cols, le Renggli, traverse un pierrier... Ce qui m'embête, ce n'est pas le dénivelé, mais la perspective de devoir passer des « obstacles » qui, pour de simples piétons, n'en sont pas : des portails, des passerelles ou des ponts trop étroits, des gros éboulis, des sentiers à flanc dans des pentes raides, et où le moindre rocher en amont devient un danger menaçant de déséquilibrer le cheval et le projeter dans le vide. Tout ceci, nous l'avons déjà vécu lors de précédents voyages, mais nous étions deux, Blaise et moi. Cette fois-ci, je suis seule à pouvoir débâter en urgence.

Je décide de changer d'itinéraire pour contourner ces éventuelles difficultés techniques. Notre chemin nous mènera vers les hauts du lac de Thoue plutôt que la vallée encaissée de Kandersteg.

Nous nous dirigeons vers Frutigen par l'ancienne route (goudronnée) habituellement très tranquille. Malheureusement, ce jour là, des travaux sur l'axe principal y dévie le trafic. Nous passons donc la journée à croiser des centaines de voitures. C'est pénible ! D'autant plus que la route est bordée de part et d'autre de clôtures protégeant les prés de fauche. Heureusement, la plupart des conducteurs patientent jusqu'à la prochaine place d'évitement, sauf un que nous croiserons plusieurs fois, un véritable chauffard au débardeur jaune fluo qui ne sait ni ralentir, et encore moins d'arrêter. Vers 14h, nous avons enfin accès à un petit coin d'herbe. Les deux chevaux s'y précipitent... pour uriner ! C'est vrai que si ces braves destriers peuvent éviter de s'en mettre plein les jambes, c'est mieux ! D'ailleurs, malgré toutes les acrobaties que fait Toutoune pour ne pas se gicler dessus, elle n'y arrive pas car son avaloire est en plein sur la trajectoire du jet. Nous voilà donc à soulever l'avaloire pour madame dans

ces moments, sous le regard amusé des passants, qui, évidemment, se sont arrêtés pour nous parler juste à ce moment là.

A Frutigen, tout est très construit, et si ce n'est pas construit, c'est fauché. Pour éviter les grands axes routiers, je choisis de faire un petit détour qui s'avère providentiel puisqu'il nous mène directement à un bivouac rêvé. C'est plat, discret, l'herbe est grasse, et il suffit de clôturer l'entrée puisque le pré triangulaire est bordé d'un côté par la rivière Kander et de l'autre par une forêt impénétrable. Alors que l'orage s'abat sur la tente, Louissette improvise des spectacles et Charlotte construit un énième cerf-volant avec des bouts de bois et de la ficelle.

Nous longeons la Kander. Les filles sont à cheval, et elles dirigent chacune leur monture. Cela me repose. Parfois, des magnifiques sentiers pour chevaux serpentent dans la forêt, nous y sommes un peu plus à l'abri de la pluie et du vent, mais nous appréhendons de croiser des chevaux au galop dans ce dédale qui leur est réservé. Heureusement, il pleut, et peut-être que dans la région, on ne sort pas les chevaux quand il pleut ? Non, faux, nous avons croisé tout de même quelques cavaliers téméraires.

A midi, nous tombons par hasard sur une jolie « Schweizer Familie Feuerstelle » au bord d'un petit lac. Il y a un petit abri pour manger au sec, c'est parfait. Les chevaux se reposent dans la forêt, juste à côté sous les regards curieux des deux familles qui sont tout de même sorties de chez elles se griller des saucisses en ce jour pluvieux. Comme souvent lors de ces rencontres, c'est l'occasion de faire mentalement un petit bilan du chemin parcouru et d'en ressortir une ou deux anecdotes colorées.

Alors que nous passons Mülenen, ce sont des trombes d'eau qui déferlent sur nos têtes. Mon vieux pantalon gore-tex laisse passer l'eau, je suis trempée dessous, et en plus, je n'ai pas mon poncho, oublié à la maison. Il y a quelques tarés tout de même, des trailers et des bikers qui montent ou descendent le Niesen à toute vitesse.

Je décide de modifier quelque peu mon itinéraire pourtant joliment souligné au stabylo sur ma carte. Au lieu de longer cette petite rivière sauvage, je choisis de rester sur la route. Sur le moment, je crois que je m'en fiche royalement du joli ou du pittoresque, j'ai juste envie... d'avancer. J'ai froid, je suis trempée, et je n'ai pas du tout envie de traîner à admirer la nature, là, maintenant, tout de suite. La pluie, c'est chouette, mais quand on la regarde en étant à l'abri. Moi je rêve d'un poêle, d'une douche chaude et d'un chat qui ronronne sur mes genoux.

Il y a deux campings pas loin de Mülenen. Inconsciemment ou pas, j'en vise un des deux. C'est curieux comme logique, car l'expérience a prouvé lors de nos précédents voyages que les campings ne peuvent souvent pas accueillir des voyageurs avec des animaux de bât, le terrain ne s'y prête pas: la pelouse est trop rase, les crottins et les sabots l'abiment, en plus il faut de l'espace quand même pour les chevaux. Autrement dit, je ne sais pas du tout pourquoi je me dirige vers ce camping, guidée peut-être par une intuition, ou notre chère licorne magique ?

Toujours est-il que lorsque nous arrivons enfin à l'entrée du camping de Aeschi, nous sommes accueillis à bras ouvert par sa gérante, Barbara. « Alors ça ! Je n'ai jamais eu ça avant dans mon camping ! C'est tellement joli ! Venez, j'ai justement la petite place qu'il vous faut ». Nous n'en revenons pas. Nous la suivons jusqu'à un petit portail en fer forgé qui donne sur un magnifique petit pré bordé d'une part de bungalows du camping, de l'autre de maisons d'habitation du village. Au bout, un petit chalet nous indique la limite du terrain que les chevaux pourront brouter. « Vous êtes sûre ? je lui demande, car avec la pluie qu'il y a les chevaux vont abimer le terrain ! » « Au printemps et en automne, il y a les moutons ici normalement, alors pas de problème installez-vous. »

Alors que nous débattons les chevaux et mettons tout à l'abri sous le tilleul, tous les regards se tournent vers nous. Dans les bungalows, les enfants collent leurs fronts sur les vitres recouvertes de buée. En face, dans les maisons, les parents équipent les enfants de leurs imperméables et bottes en caoutchouc, tout en coupant quelques carottes et pommes pour les chevaux. Une maman me sort une baignoire pour bébé qu'elle remplit d'eau : « pour les chevaux » !

Enfin, il arrête de pleuvoir, et le soleil revient. Nous pouvons monter la tente tranquillement au sec, étendre les habits mouillés sur les clôtures, et... nous détendre un peu.

Une vraie pause

Nous décidons de nous arrêter 3 nuits à Aeschi, parce que nous sommes fatiguées – la journée à Château d'Oex et l'après-midi à Lenk étaient tout sauf des vraies pauses et les filles enchainent des journées à 10-12 km de marche par jour et du dénivelé. Il n'est aussi pas toujours aisé de laisser autant de temps les chevaux au même endroit. Là, c'est possible et les chevaux sont en sécurité, profitons-en ! Et pourquoi 3 nuits? Un vrai jour de repos, ça se mérite, quelle que soit la météo. Le lendemain serait donc notre jour officiel de pause. Le jour d'après, c'est un déluge de pluie qui est au programme, il est hors de question que nous avancions à tout prix, il n'y a pas le feu au lac comme on dit chez nous. Alors nous planifions de repartir le 3^{ème} jour.

Pour notre jour officiel de pause, nous décidons de jouer aux touristes, en allant au Niesen. C'est une excursion en soi de s'y rendre car nous devons prendre plusieurs bus et trains pour rejoindre la gare de départ de ce train à crémaillère incroyablement raide qui avale 3.5 kilomètres de distance et plus de 1'600 mètres de dénivelé avec une pente atteignant presque 70 % par endroits. C'est simple, quand on s'installe dans les cabines, tout est de travers dans ce train, et l'horizontale ne retrouve sa place que dans les sections les plus raides de la montée. Au sommet, il y a une vue imprenable sur toute la région, et nous prenons beaucoup de plaisir à tracer l'itinéraire et les campements des derniers jours sur cette carte vivante. Nous profitons de la vue et du restaurant pour écrire des cartes postales. Les filles rivalisent de créativité pour illustrer leur voyage aux copains - copines de l'école.

De retour à Spiez, nous cherchons désespérément un magasin de montagne pour m'acheter un poncho mais sans succès. Alors pour prolonger la balade nous prenons le petit train qui nous promène dans cette petite ville dont les hauts industriels et bruyants contrastent avec la douceur de vivre de son petit port. Avec ces petits trains touristiques, la ville n'est pas plus belle mais au moins on le sait plus vite.

Le lendemain, le déluge s'exprime comme annoncé. Une pluie froide, intense, interminable nous tombe dessus toute la journée. La tente commence à montrer quelques signes de fatigue ici et là, notamment près de certaines coutures. Mais l'essentiel reste sec. La caravane qui se trouvait la veille à côté de notre tente est partie ce matin, une autre l'a remplacée. C'est drôle comme les campeurs se ressemblent, ils ont la même table, les mêmes habitudes, les mêmes têtes...

Nous profitons du temps pour aller à la piscine couverte du village. L'eau est chauffée, c'est agréable, et nous savourons deux petites heures très tranquilles avant l'arrivée de la foule dans l'après-midi. Les bouées et autres jeux sont accaparés par des dizaines d'enfants. Un peu lassées par tout ce bruit, nous rentrons faire une sieste dans la tente.

Vers la fin de l'après-midi, la pluie cesse, les chevaux recommencent à brouter, les filles à dessiner, et je range les commissions dans les sacs en prévision du départ. Les chevaux ont parsemé leur pré de dizaines de gros crottins (plus ils mangent, plus...). Je ne peux décemment pas laisser le pré dans cet état. C'est un sacré boulot, nous ramassons au total l'équivalent de 2 sacs de 110 l de crottins, avec l'aide des voisins. Barbara est ravie.

Plus jamais !

Ce n'est un secret pour personne: l'Oberland Bernois et les Préalpes Vaudoises sont le « pot de chambre » des Alpes. Il y pleut beaucoup. Malgré les prévisions peu encourageantes, nous levons le camp comme prévu. Nous passons tout d'abord rendre la pierre à sel au Moutain Ranch à 250 mètres de là et les remercier pour la longe qu'ils nous prêtent pour la suite du voyage : celle de Viking n'est plus qu'une série de nœuds depuis quelques jours.

Les chemins sont larges et agréables... Jusqu'à ce petit tronçon. Un misérable petit bout de chemin pédestre en pointillé sur la carte qui nous permet de rejoindre une route forestière 100 mètres plus bas. Si nous ne le prenons pas, nous devrions revenir en arrière sur plusieurs kilomètres et terminer sur de grands axes routiers peu amicaux. « On va voir », je dis aux filles.

Le sentier descend dans une combe humide arrosée par un petit torrent. Le sol détrempé et très argileux a poussé la commune à aménager l'itinéraire avec des ponts, passerelles et autres escaliers ô combien rassurants pour le piéton mais délicats à franchir par un cheval bâti.

Au premier pont, j'aurais déjà dû me méfier. Aucun des deux chevaux ne veut passer avec ses sacoches. Je débâte, et ils acceptent finalement de me suivre, en posant avec énormément de précautions un sabot après l'autre sur ces planches en bois mouillées et terriblement glissantes. Pourquoi ne fais-je pas demi-tour ? Mystère. Peut-être que c'est parce qu'à ce moment là, un couple qui marchait en sens inverse observait nos manœuvres avec curiosité.

Le chemin étant étroit, Charlotte et moi tenons chacune un cheval et nous suivons à la queue-leu-leu. Louise marche devant. La pente raidit, et nous voilà à glisser toutes les deux avec nos chevaux sur un enchevêtrement de racines boueuses sur lesquelles c'est impossible de trouver une accroche. Même en laissant le plus de mou possible sur la longe, nous avons très peur que les chevaux nous glissent dessus. Pourquoi ne fais-je pas demi-tour ??

Le 3^{ème} passage est encore plus technique : un virage en épingle à cheveux aménagé avec une rampe raide sur laquelle des petites baguettes de bois cloués perpendiculairement à la pente offre une accroche à la semelle du piéton... mais elle n'inspire pas du tout confiance à Viking qui refuse tout d'abord de passer. Toutoune se lance, mais elle préfère s'enfoncer jusqu'aux genoux dans la boue à côté de la rampe que poser un sabot dessus. Viking, contraint de suivre sa copine qui l'attend plus bas, choisit l'option toboggan, en prenant le raccourci le plus direct sur les fesses. Tout le monde va bien, personne ne s'est blessé. Ouf. Pourquoi n'ai-je pas fait demi-tour ???

Je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai décidé d'aborder ainsi le dernier passage. Pourquoi n'ai-je pas cherché à le contourner ? Probablement pour sortir de là au plus vite. Probablement par inconscience du réel danger. Ou parce que je n'ai pas pris le temps de m'arrêter pour réfléchir. Il s'agit d'une passerelle en bois horizontale de 2 mètres, suivie de quelques marches d'escalier, toujours en bois humide et super glissant, et d'une rampe relativement penchée de 3 mètres. À gauche, la rambarde soutenue par des piquets tous les 1,5 mètres, et à droite, l'amont : une pente raide et toute molle sur laquelle de l'eau dégouline. Il y a un trou entre les planches et la pente, « mind the gap » diraient les Londoniens.

Je demande aux enfants d'attendre en sécurité pendant que je passe avec Viking. Toundra est attachée à un arbre. Curieusement, Viking me suit en toute confiance. Mais à peine le sabot posé sur les planches, il glisse des quatre pieds, il cherche désespérément une prise qui le retienne, mais ne trouve rien pour freiner, me rentre dedans de tout son poids par derrière, je perds l'équilibre et commence à glisser aussi, avec 350 kg qui me poussent contre la rambarde et vers le bas, je ne vois rien mais je sens qu'il a un postérieur dans le trou enfoncé jusqu'au grasset, il en ressort d'un gros coup de rein qui achève de me faire tomber, mais ouf, nous voilà déjà de l'autre côté. Rien de cassé. Il saigne de l'intérieur de la cuisse. Je nettoie la plaie, ce n'est rien de grave ni de profond.

Les filles ont eu très peur, elles hurlent et pleurent et m'appellent... J'ai le cœur qui cogne fort. Je les prends dans les bras, les félicite pour leur courage, et je leur demande d'aller rejoindre Viking pour qu'ils puissent se reconforter toutes les trois ensemble.

N'ayant pas envie de finir écrasée par un islandais dans une montagne suisse, je décide de laisser Toutoune passer devant moi. C'est moins dangereux pour moi, mais mille fois plus effrayant, car cette fois-ci, j'ai tout vu : comme Toutoune a commencé à glisser, comme elle s'est débattue pour garder son équilibre mais qu'une sacochette se cognant contre la rambarde le lui fait perdre à nouveau, comme elle s'est coincée son antérieur et postérieur droit dans le trou, comme son postérieur gauche a failli rester coincé contre un piquet de la rambarde... Comme par miracle (merci, la licorne magique), je constate après un examen complet que Toutoune s'en est sortie sans une égratignure.

C'est fou comme ils sont solides nos petits islandais. C'est fou ce que j'ai été inconsciente. C'est fou comme nous avons eu de la chance. C'est fou comme nous avons eu peur, toutes les trois. Tout ceci aurait très bien pu très mal tourner. Une fois en bas, en sécurité sur une large route forestière, plate et

sans obstacles, alors que nous nous remettons de nos émotions en grignotant fébrilement nos toasts au Parfait, je promets aux filles : « Plus jamais ! Désormais, nous éviterons tout sentier qui est en trait tillé sur les cartes au 25'000. Promis. Juré. Craché ». Seulement, les cartes ne disent pas toujours la vérité...

Le reste de l'après-midi n'est pas beaucoup plus agréable : une longue descente avec des bouts très raides sur des cailloux – les chevaux ont mal aux pieds, et je n'ai pas l'énergie de les chausser pour 2 heures de marche. Le ciel menace de nous tomber sur la tête, mais il se retient jusqu'à la nuit.

Vous avez 30 minutes pour dégager !

Nous nous arrêtons sur une petite place de pique-nique avec un joli foyer, un abri et une petite réserve de bois. Nous sommes sur une butte qui domine les villages en contrebas, au bord du lac de Thoun. Il est encore tôt, mais d'après la carte, la suite du tracé ne nous offrirait pas d'endroit adéquat. Vidée de toute mon énergie après cette journée chargée d'émotions fortes, je n'ai pas le courage d'aller demander à qui appartient le pré où nous nous trouvons. Nous montons la tente près du foyer, et je parque les chevaux dans une petite combe en profitant d'un filet à mouton déjà posé sur un des côtés. Je prie que personne ne vienne nous déloger de là ce soir. Les filles jouent à affiner une recette trappeur intitulée « les feuilles farcies sur le feu ».

La pluie tombe pendant la nuit, et le matin, il « roille » fort comme on dit chez nos. Nous enchaînons les parties d'UNO entrecoupées de tartines à la confiture. Et à la première éclaircie, nous sautons en dehors de la tente et emballons tout pour pouvoir être prêtes à décoller. Nous attendons sous l'abri, une heure, deux heures, mais la pluie de se calme pas. Le froid commence à pénétrer les différentes couches de nos habits qui ne sont décidément pas conçus pour les gens immobiles : sous-vêtements thermiques, polaire, gore-tex, tout ça c'est fait pour être en mouvement !

Le coup de pied au derrière provient du propriétaire du champ. Il avance le pare-choc de son 4x4 à 2 mètres de nous, il s'approche d'un pas décidé et nous hurle d'une traite en suisse-allemand : « Alors ça c'est du vol ! Ca fait deux jours que vous êtes là (euh, une jour seulement, monsieur), sur MON terrain. Vous seriez venus me demander je vous l'aurais volontiers prêté, mais là, c'est du vol. Je m'en contre-fous si il pleut, et si vous êtes avec des enfants. Vous avez 30 minutes pour foutre le camp, et si vous êtes encore là j'appelle les flics ». Je vous épargne la version originale encore beaucoup plus fleurie. Je me confonds en excuses mais je n'en ai aucune de valable à lui fournir, il a totalement raison le gars. Bon, heureusement que nous étions prêtes. Il reste à défaire le parc et équiper les chevaux. Moins de 30 minutes plus tard nous sommes loin.

Nous descendons donc la petite butte sous la pluie, une grosse pluie bien mouillée qui pénètre les habits par toutes les coutures. Nous passons devant la maison du type - je reconnais sa voiture - et trois mignonnes petites têtes blondes apparaissent sur le pas de la porte « Papi lueg d'rössli ! » (Papa, regarde les chevaux !). Je n'entends pas sa réponse mais il n'est certainement pas venu nous regarder passer, il nous a déjà vues, lui.

Il pleut tellement que nous en oublions de nous arrêter. Une montée dans la forêt permet d'éviter la grande ville d'Interlaken. Je ne la sens pas : tout est trempé et j'ai promis aux filles d'éviter les chemins en pointillés sur la carte. Alors nous marchons sur une route forestière qui longe une route nationale, heureusement séparée de celle-ci par une haute clôture et une haie. C'est bruyant, mais au moins c'est facile.

Un peu plus loin, les traits-tillés se transforment en pointillés, juste sur une centaine de mètres. Nous n'avons pas le choix. Le chemin est tout à fait praticable avec les chevaux, jusqu'à cette maudite passerelle faite en treillis métallique contre une mini-falaise, trop petite pour figurer sur la carte. Le pire, c'est que la passerelle est suspendue dans le vide, et on peut voir tout ce qui se trouve dessous. Méthodiquement, je mets les enfants en sécurité, je débâte, je passe une paire de sacoches, un cheval, je rebâte, je débâte l'autre cheval, passe les sacoches, le cheval, rebâte. Finalement, les chevaux – Tundra en tête - passent cet obstacle sans trop d'hésitation. Ils sont bien braves, mes petits islandais.

Nous approchons d'Interlaken : voitures, camions, train, bruit, vite, vite, traverser la rue de la gare et sortir de là au plus vite ! Les touristes nous regardent passer, ahuris. Les chevaux, bien élevés,

n'abandonnent pas de crottin au centre-ville. On récupère nos esprits dans un joli cadre, une large route en forêt sans circulation qui nous amène jusqu'à Matten.

De loin, je repère un camping, ou plutôt une sorte d'auberge de jeunesse avec des dortoirs sous des tentes préinstallées. Ils sont amusés par notre équipage. On parle anglais ici, c'est un monde à part. Nous sommes trempés jusqu'aux os. Enfin moi en tout cas, les filles, elles, sont mieux équipées que moi, mais elles ont froid. Elles rentrent se réchauffer à l'intérieur.

Ils veulent nous aider, mais c'est compliqué : je ne peux pas partager un dortoir avec d'autres gens car les filles sont trop petites et il n'y a pas de dortoir de libre ; impossible de mettre les chevaux sur leur terrain, ils ont déjà eu des ennuis avec la commune. Ils sont adorables, mais là, tout simplement, ils ne peuvent rien faire pour nous.

Juste à côté du camping, il y a deux écuries. Je me dirige vers la plus petite, un chalet en bois avec un énorme pur-sang attaché à l'entrée. Celui-ci panique à notre arrivée et fait un boucan pas possible en renversant les seaux, les balais et tout ce qui se trouve à sa portée. Un vieux monsieur apparaît, engueule un bon coup le cheval qui finit par se calmer, et vient écouter notre histoire. Il ne peut malheureusement pas m'aider, mais me conseille d'aller voir l'autre centre équestre à 100m, ce grand hangar plutôt sinistre de l'extérieur.

Iris et les chevaux à la retraite

Nous allons à la rencontre d'Elsbeth, qui semble gérer cette écurie. Elle aimerait bien nous aider, mais ce n'est pas elle la propriétaire, et elle n'arrive pas à la joindre. Si nous pouvions peut-être attendre un petit peu, car elle devrait arriver ? Je grogne car il est passé 15h, nous avons froid, et si je n'avance pas ce sera difficile de trouver un emplacement dans cette vallée très construite. Mais Elsbeth insiste, alors nous attendons. Voilà Iris qui arrive. « Mais bien sûr que j'ai de la place, venez ! » Elle lance une instruction au palefrenier polonais de préparer deux box, mais je lui dis qu'un seul suffira.

Iris est aux petits soins : chevalets pour poser les bâts, nourriture pour les chevaux, eau fraîche dans un grand bac pour Toundra qui ne connaît pas les abreuvoirs... Pendant que nous déballons le matériel pour le faire sécher, elle nous regarde avec curiosité. Je lui demande s'il est possible de rester deux nuits, car le lendemain ils annoncent le dernier jour de pluie, et nous en avons vraiment marre d'être mouillées. Pas de problème ! Iris nous propose de nous installer à l'étage, dans la petite cuisine qui surplombe le manège. Nous pouvons dormir là, nous faire à manger, et utiliser le petit chauffage pour sécher nos chaussures et nos habits.

Le hangar est gigantesque, très bien ventilé, avec une rangée de grands box avec paddocks extérieurs sur sol dur, et accès direct à des petits bouts d'herbe – qui sont fermés car le sol est détrempé. Dans chaque box, des chevaux, tous plus grands les uns que les autres. Ce sont d'anciens champions de concours ou d'élevage, à présent ils sont à la retraite. Je ressens alors des émotions très mitigées dans cet environnement : ces vieux chevaux, enfermés dans leurs prisons, tous ferrés alors qu'ils ne sortent qu'une heure par jour. Ils seraient tellement mieux dehors, au pré, même sous la pluie ! D'un autre côté, toute une équipe de femmes – aussi retraitées pour la plupart – viennent chaque jour les bichonner, les sortir... Y a de l'amour, ça c'est sûr !

Tout est excessivement propre. Il n'y a pas un brin de paille qui traîne par terre. Le palefrenier asticote les box chaque jour, il passe même un chiffon entre les barreaux pour enlever la poussière, et nettoie les abreuvoirs « car les oiseaux viennent s'y baigner ». Les chevaux reçoivent 3 rations de foin par jour, et le soir, les vitamines et des carottes.

Le premier soir, je déballe la tente pour la faire sécher. Tout est très poussiéreux à l'étage, et je décide d'étendre la tente par dessus la rambarde, au dessus des box des chevaux. Mauvaise idée... les chevaux de l'écurie commencent à paniquer, s'élançant contre la porte de leur box pour s'enfuir dehors...Oops. Je remballer ma tente le plus silencieusement possible et prend mon courage à deux mains pour dépoussiérer tables et chaises à l'étage.

Pendant notre séjour à Matten, nous nous reposons vraiment. Nous sortons un peu les chevaux pour leur dégourdir les jambes. Nous « montons à cheval » dans la carrière, mais les chevaux totalement désintéressés par cette activité semblent nous dire, les sabots plantés dans le sable et décidés à ne pas bouger d'un iota : « eh ho, nous sommes en voyage, là, pas en stage d'équitation, c'était pas écrit, ça, tout en bas du contrat ! ». Les filles dessinent beaucoup, je cuisine des bons repas, et en profite pour laver, sécher et trier toutes nos affaires. Je passe beaucoup de temps à nettoyer la cuisine, les box et faire des poutous à nos chevaux.

Le jour du départ, les dames sont venues assister à nos préparatifs : rangement des sacs, équilibrage, bâtage... Elles acquiescent d'un hochement de tête ici et là. Elles sont émues de nous voir partir, et nous aussi, de les quitter ! Nous avons vraiment été chaleureusement accueillies ici et nous nous en souviendrons.

De retour dans les montagnes

Cette journée nous remet sur notre itinéraire d'origine. Nous pénétrons dans la vallée de Lauterbrunnen en passant par Zweilütschinen, la petite station de train où les deux rivières Lütchine, la blanche et la noire, se rejoignent.

Un vieux paysan avec une très longue barbe nous observe de loin alors que nous nous dirigeons sans le savoir vers un pont suspendu infranchissable par notre petite équipe. Lorsque nous revenons sur nos pas, il nous attend. Il adore les chevaux, a beaucoup travaillé avec eux dans sa jeunesse – non pas comme soldat du train comme c'est souvent le cas des hommes qui viennent observer notre harnachement avec expertise et curiosité – mais comme paysan. Il travaillait les champs avec ses franchises-montagnes, faisait du débardage, transportait des matériaux sur ses chevaux bâtés. A voir l'expression de son regard et la douceur avec laquelle il caresse Toundra et Viking, ses chevaux lui manquent ! Voilà une belle rencontre, simple, éphémère et authentique.

Nous devons aborder Lauterbrunnen par les hauts, et la montée plutôt brutale nous ramène à la réalité de la randonnée en montagne. Heureusement, après l'effort, il y a le réconfort. Nous faisons une pause sur un petit banc avec une vue magnifique sur cette longue vallée bordée de falaises et de magnifiques cascades – la vallée en compte 72 et parmi les plus hautes de Suisse. La pause ne dure malheureusement pas longtemps, car la pauvre Louissette se fait piquer par une guêpe. En fin d'après-midi, les larmes qui ont tant coulé laissent de jolies traces sur la crasse de ses joues. Je dois avouer, elle est encore plus belle comme ça !

Ce soir là, nous avons un mal fou à trouver notre petit coin de bivouac. Au plus grand camping de Lauterbrunnen, des gars avec des talkie walkie redirigent les clients vers l'accueil où la queue est déjà plutôt longue. Il faut dire qu'avec plus de 1'500 campeurs de toutes les nationalités venus admirer les magnifiques montagnes de l'Oberland bernois et son mythique Eiger, c'est une véritable industrie, et nous voyons bien que notre place n'est pas ici.

Nous continuons notre chemin jusqu'au bout de la vallée en tapant à toutes les portes, sans succès, personne ne semble être à la maison à cette heure là. La journée a été longue, et ces 5 petits kilomètres supplémentaires sont difficiles à avaler, le stress commence à monter. Il y a plein de touristes qui nous prennent en photo, au moins ça nous oblige à sourire et être aimables. Comme toujours, nous finissons par trouver, grâce à une dame qui connaît un type qui... il nous amène à son petit alpage au pied d'une cascade. Les chevaux ont un coin de mauvaises herbes, mais je n'ai pas envie de chipoter.

Ce soir là, Charlotte m'annonce d'un air formel : « Maman, ce soir, c'est moi qui monte la tente. Je n'ai pas besoin de ton aide. » Bon, OK, vas-y ma grande. Du haut de ses 9 ans, la voilà qui se lance dans cette entreprise qu'elle mènera à bien jusqu'au bout, toute seule, très concentrée, très fière !

Le lendemain, nous devons retrouver la famille Glauser à Wengen, pour une semaine de marche. Pierrot, Camille (12 ans) et Mathieu (9 ans) étaient déjà venus randonner avec nous et nos ânes, en Valais, en 2014. Alors que j'ai beaucoup aimé être seule avec mes deux nanas, je me réjouis de leur

arrivée et de la nouvelle dynamique qui va s'installer. Voyager avec les Glauser, c'est facile : ils sont passe-partout, pas compliqués, et on s'entend bien. Les compagnons de voyage parfaits !

Nous entamons les 500 mètres de dénivelé qui nous amènent dans ce petit village perché au dessus des falaises. Là haut, ça ne va pas être simple de trouver un endroit pour se poser avec les chevaux, trier les affaires et réorganiser le paquetage. Je laisse les enfants et les chevaux dans un petit parc de jeu et me rends à l'office du tourisme au cœur du village. Au départ, je n'y crois pas beaucoup, les filles de l'accueil sont certes charmantes et pleines de bonne volonté, mais là c'est carrément une colle que je peur pose ! Elles appellent Werner Künzi : il travaille aussi à l'office du tourisme, et il connaît tout le monde.

Sa ferme est à 20 minutes de là, et il nous y accueille avec beaucoup de chaleur. Les chevaux ont de l'eau fraîche et un espace déjà clôturé pour se mouvoir librement, avec la plus belle vue sur la vallée. Je fais un premier tri de nos affaires : il y a pas mal de choses que nous n'utilisons pas. Marie-Lo, la femme de Pierrot, accompagne sa famille aujourd'hui et peut tout ramener avec elle à Genève. Le reste, à savoir le sac IKEA rempli de victuailles que m'a envoyé Blaise ainsi que les affaires des Glauser, nous les trions sur la place du village. Plus tard, de retour Chez Werner, nous réorganisons tout le paquetage : ouf, tout rentre dans les sacoches, et sur un des chevaux nous rajoutons un petit sac étanche par dessus le bât. Ainsi, si Louissette est fatiguée, il y a toujours un cheval sur lequel elle pourra monter. Les trois autres enfants marchent.

Eiger – Mönch - Jungfrau

Nous quittons Wengen en direction de la Kleine Scheidegg. Louissette monte Viking et le dirige de manière autonome. Camille gère Toundra. Pour moi, c'est les vacances, je peux marcher tranquillement les mains dans les poches. Le sentier est un chemin forestier très agréable qui contourne une petite colline et qui nous dévoile progressivement les cimes enneigées de l'Eiger, le Mönch et la Jungfrau, ces montagnes si réputées des Alpes suisses. Dans l'après-midi, la fonte des névés et glaciers suspendus provoque d'impressionnantes avalanches. Nous admirons la force de la nature, captivés (et un peu effrayés quand même) par le bruit sourd des gros blocs qui se fracassent en bas des couloirs.

Le nom « Eiger » signifie « pointe élevée ». Sa face nord est l'une des trois grandes faces nord des Alpes, avec celles du Cervin et des Grandes Jorasses. Longtemps convoitée par les alpinistes, elle était le « dernier grand problème » des Alpes à la fin des années 1930. En 1936, une tentative de quatre alpinistes allemands et autrichiens s'est terminée de manière dramatique et a été racontée dans le film « Duel au sommet ». La face est vaincue en 4 jours en 1938, à nouveau par deux cordées allemande et autrichienne. Plus récemment, la face Nord de l'Eiger était le théâtre de courses contre la montre en solo : Ueli Steck détient encore le record de vitesse avec son ascension en solitaire 2 heures, 22 minutes et 50 secondes.

Le « Mönch », qui d'ordinaire signifie moine en allemand, n'a pourtant aucun rapport avec un quelconque monastère. Le mot vient de « münche », en référence aux hongres qui passaient l'été sur les alpages au pied de la montagne lorsque l'élevage de chevaux était répandu dans l'Oberland.

La Jungfrau est le plus haut sommet des trois (4158m). Elle tient son nom des religieuses qui possédaient les alpages de Wengen et de la Wengernalp. Ces alpages étaient appelés « monts des vierges » (Jungfrauenberge) en référence aux nonnes.

Ce soir là, nous établissons notre campement sur un pont pour skieurs qui enjambe la voie du chemin de fer à crémaillère qui monte jusqu'à la Kleine Scheidegg, face aux montagnes. Nous sommes bien au dessus de la limite des arbres. Seuls quelques arrolles rabougris vivent à cette altitude, convoités par Georges, notre ami le casse-noix moucheté qui ne cesse de faire des allers retours au dessus de nos têtes. Le panorama est à couper le souffle. Tout est déjà clôturé pour les chevaux. Pour les tentes, il y a un petit replat juste à côté, que nous sécurisons des vaches à l'aide d'un fil. Le ciel se charge, et le soir nous avons droit à un gros orage.

Le lendemain, nous jouons aux touristes. Une fois les chevaux parqués derrière le restaurant où nous dégustons notre déjeuner, nous embarquons dans le train qui monte au Jungfraujoch, le col entre le

Mönch et la Jungfrau, à 3'454 mètres d'altitude. Il est souvent appelé le « toit de l'Europe » et comprend la station de chemin de fer la plus haute d'Europe. Le Jungfrauoch est un observatoire astronomique et météorologique, mais également une grosse attraction touristique avec son restaurant le plus haut du monde, son magasin de montres le plus haut du monde, son magasin de chocolats le plus haut du monde, sa tyrolienne la plus haute du monde... Nous jouons tout de même le jeu en visitant la galerie de glace et en faisant trois pas sur le glacier. La vue sur le glacier d'Aletsch est magnifique, et nous passons un chouette moment à distribuer des raisins aux chocards à bec jaunes gourmands et pas farouches du tout.

De retour sur le plancher des vaches, il est déjà tard, et nous n'avons pas trop envie de beaucoup marcher. Le toit du dépôt des trains nous fait de l'œil, et en insistant un peu auprès du chef de gare, nous obtenons l'autorisation d'y passer la nuit. L'endroit est idéal, malgré le bruit des travaux qui débutent une fois les touristes redescendus en plaine et qui se poursuivent quasiment toute la nuit.

Une nuit sur la paille

Nous descendons tranquillement sur Grindelwald par la route, histoire de raboter un peu les sabots des chevaux. A midi, à défaut de trouver une belle prairie dans cette interminable forêt, nous nous installons au bord d'une rivière pour que les enfants puissent jouer. Ils fabriquent toutes sortes de flèches et de bâtons de marche avec leurs canifs, sous la surveillance bienveillante de Pierrot.

L'eau coule sur un lit d'ardoises délitées, et Louissette peut enfin retrouver un « téléphone » de la bonne taille. Elle me fait rire Louissette, car tout au long du voyage elle collectionne toutes sortes d'objets trouvés en chemin. Il y a donc son fameux « téléphone » en ardoise, qui peut prendre des photos et bien entendu appeler papa quand le besoin se fait sentir. Il y a aussi la goupille, les deux anneaux de fil électrique gainé de vert, les « croquettes » de Puppy, un morceau de bâton télescopique... Pas étonnant que son sac soit si lourd avec tous ces trésors !

Quant aux chevaux, après nous avoir harcelés pour obtenir un morceau de biscuit ou un abricot sec, ils s'immobilisent à côté de nous, tête-bêche, les longes tombant droit sur le sol. Pas besoin de les attacher, ils font la sieste.

A l'approche de Grindelwald, nous tombons sur une ferme qui propose de dormir sur la paille. Les chevaux sont parqués de l'autre côté de la voie de chemin de fer – maintenant, Viking traverse la crémaillère sans aucune hésitation - juste derrière la maison, et ont de l'herbe jusqu'aux genoux. Nous pouvons prendre une bonne douche chaude, utiliser la cuisine, laver les habits. Nous apprécions ce confort.

L'étable est d'une propreté immaculée. De grandes tables et des bancs sont alignés sur toute la longueur, avec en face, à l'entrée, un grand bar en bois. A l'étage, la grange a été aménagée en dortoir, avec, au lieu des traditionnels matelas, de la paille. A notre grande surprise, le propriétaire ne s'est pas reconverti : ses vaches sont à l'alpage, elles reviennent passer l'hiver dans son étable. Mais en été, quand elles ne sont pas là, il la loue pour des événements : anniversaires, mariages, fêtes de clubs ou sociétés... et ça marche ! C'est une idée ingénieuse, tout comme la tarification pour la nuit : alors que les adultes paient un prix fixe pour la nuit et le petit déjeuner, les enfants paient 1 franc par année d'âge. Il a tout compris, notre gaillard.

L'enfer de Grindelwald

Nous garderons tous un assez mauvais souvenir de cette traversée de la vallée de Grindelwald. Tout d'abord, nous faisons les courses à Landi, et en profitons pour se faire un gueuleton à midi, tandis que les chevaux broutent à l'arrière du magasin, attachés à leur longue corde.

Après manger, Pierrot et moi nous attelons à ranger tous nos achats dans les sacoches. Je retourne au magasin et demande à la caissière si je peux prendre quelques sacs en plastique. « Pourquoi faire ? » me demande-t-elle, sur un ton plus que désagréable. Froissée car je viens tout de même de dépenser près de 100 francs dans le magasin, je lui rétorque : « Vous voulez la version courte ou la version longue ? ». Interloquée, elle me répond qu'elle n'a pas le temps, donc la version courte suffira. Alors je lui réponds, tout en prenant mes 4 sacs : « il me faut quelques sacs en plastique, merci. » Je sens son

regard posé sur moi lorsque je tourne les talons et sors du magasin. Quelques minutes plus tard, alors que nous sommes sur le point de partir – il ne reste plus que les sacoches à charger sur les chevaux – une autre vendeuse de Landi vient nous dire que nous n'avons pas le droit d'être là. La journée commence mal.

La suite n'est pas plus agréable. Il fait très chaud. La route a été refaite il y a peu, le goudron est encore tout noir et accentue la sensation d'étouffement. Il n'y a pas de trottoir, le trafic est dense et de gros camions n'arrêtent pas de frôler notre caravane. Il y a beaucoup de bruit. Les chevaux restent relativement stoïques, ils sont vraiment incroyables et c'est magnifique de pouvoir compter sur eux.

Une fois sortis du centre ville, j'ai bon espoir que nous puissions nous détendre quelque peu. Mais c'est sans compter l'abruti d'ingénieur en aménagement du territoire qui a planifié les tracés des routes et chemins. Il devait probablement être un fan des quadrillages. Car ici, tout ressemble à un quadrillage : plusieurs chemins parallèles à flanc de coteau longent la vallée à différentes altitudes, et pour passer de l'un à l'autre, il faut prendre des chemins qui grimpent tout droit dans le sens de la pente. Et dans cette vallée, les pentes sont raides.

Notre petite caravane souffre lors de cette montée, mais les enfants sont courageux et ne se plaignent pas trop. J'ai repris Toundra en longe, car elle avance trop vite pour Camille. Pierrot marche tranquillement avec Viking, ils s'entendent bien, tous les deux. Nous croisons quantité de touristes en trottinette, dont les belles japonaises lourdement fardées qui descendent tout doucement en gloussant, les casse-cous qui savourent la vitesse et les dérapages dans les virages (mais qui ont la politesse de freiner lorsqu'ils nous croisent), ou encore la famille Groslard qui elle, n'a visiblement plus un neurone actif et qui nous fonce dessus l'air idiot.

Heureusement, la journée se termine bien. Le directeur des remontées mécaniques de Bort nous indique où bivouaquer ce soir, une zone de grillades au bord d'une magnifique rivière. Les chevaux ont un joli terrain de jeu pour la nuit, les enfants jouent aux indiens, et nous pouvons même cuisiner sur le feu. Le seul recoin plat est relativement petit, et m'oblige à planter les sardines dans le lit de la rivière, une première ! Le chant de l'eau nous berce pendant toute la nuit. Et le lendemain, nous nous offrons quelques plongeurs revigorants et tonifiants avant d'attaquer la dernière montée.

L'orage du siècle à Rosenlauri

Camille et Charlotte s'occupent des chevaux : elles les brossent, curent les pieds, les bâtent. Je fais un contrôle avant de charger. Pierrot démonte la tente avec Mathieu. Quant à Loulou, elle s'occupe de Puppy, quand elle n'est pas possédée par « petit boudin », cet esprit maléfique qui hante les petits enfants et les rend boudeurs et chouineurs.

Partager cette semaine avec les Glauser a modifié la dynamique de notre groupe, et Louissette ne reçoit probablement pas l'attention dont elle a besoin. Sa grande sœur Charlotte est moins disponible, elle passe le plus clair de son temps avec Mathieu, qui a son âge. Pierrot et moi marchons souvent ensemble et papotons. Quant à Camille, elle préfère s'occuper d'un cheval ou marcher tranquillement à son rythme ou avec son père. Alors Louissette se retrouve un peu trop seule, et se met à bouder, pleurnicher pour un rien. Je ne supporte pas cela et ne suis pas tendre avec elle. C'est Pierrot qui trouve la technique : il suffit de chasser « petit boudin » en regardant Louissette droit dans les yeux, et « petit boudin » est bien obligé de s'enfuir lorsqu'un sourire s'esquisse sur les lèvres de Louissette. Il s'en va alors à la recherche d'un autre jeune enfant à posséder.

Nous atteignons enfin le sentier à flanc à 2'000m d'altitude qui nous permet de rejoindre la Grosse Scheidegg. Enfin, nous pouvons nous reposer un peu les jambes ! Près d'un petit hameau, un petit coin pique-nique et sa jolie fontaine nous accueillent pour le casse-croûte de midi. Nous démontons la barrière pour y faire rentrer les chevaux et les laisser brouter librement autour de nous.

La Grosse Scheidegg n'a pas la classe de sa petite sœur. Même si le panorama reste magnifique, il n'y a pas de quoi s'attarder ici. Nous entamons la descente en direction de Meiringen. La route fait d'innombrables lacets, nous choisissons de prendre les raccourcis – des chemins en pointillé sur la

carte ! Je ne suis pas tranquille, mais mes hésitations finissent par disparaître : il n'y a pas l'ombre d'une clôture infranchissable ou d'une passerelle trop étroite ici, heureusement.

Nous arrivons en fin d'après-midi à Schwarzalpwald. Impossible de camper, c'est interdit, aussi nous décidons de continuer jusqu'à Rosenlauri, le plus petit village de Suisse. Coup de bol, un car postal attend ses passagers. Les enfants sont heureux à l'idée de faire le dernier bout du voyage en car. Nous les laissons sous la surveillance de Camille et d'un couple d'allemands à qui je donne 20 francs, pour acheter une glace ou une boisson aux enfants une fois arrivés à destination.

Lorsque nous les rejoignons, l'orage gronde déjà et je sens qu'il s'approche. Je laisse Pierrot avec les enfants et me dirige avec les chevaux vers la seule ferme du village en espérant pouvoir y squatter cette nuit. Arrivée devant les bâtiments, j'attends un petit moment que quelqu'un me voie. Le paysan s'affaire auprès de ses vaches à l'étable, passe la tête par la porte entrouverte, m'observe deux secondes, puis disparaît à nouveau. Je ne sais pas trop quoi faire, et heureusement voici Sabine qui s'approche. Je lui explique notre situation et lui demande si c'est possible de squatter un de leurs prés pour la nuit. Elle me demande de patienter, elle va voir avec son mari. Quelques minutes après, elle revient : « mon mari est un peu... spécial » me dit-elle, « mais bon, pour moi il n'y a pas de problème, vous pouvez vous installer dans le pré de l'autre côté de la rivière. Attendez seulement que je rentre mes deux chevaux ».

Elle me raconte qu'il y a quelques temps, ils avaient accueilli des randonneurs qui voyageaient avec une mule. Celle-ci avait été louée, et visiblement les randonneurs n'avaient ni expérience ni formation concernant le bâtage et les besoins des animaux de bât. La pauvre mule avait d'horribles plaies de harnachement. Les randonneurs l'ont laissée au parc sans eau depuis leur arrivée et pendant toute la nuit. Depuis, le mari de Sabine se méfie des voyageurs.

Après avoir déchargé les chevaux et mis tout notre matériel à l'abri, je retourne vite à l'hôtel de Rosenlauri chercher notre petite équipe, car déjà il commence à pleuvoir et l'orage n'est vraiment plus très loin. Je crois que nous n'avons jamais monté nos tentes aussi rapidement. Les enfants font des allers retours entre le pré et l'écurie pour apporter les affaires. La pluie devient de plus en plus forte, mais heureusement nous sommes à l'abri lors que le gros de la tempête s'abat sur nous. La rivière est en crue, on entend s'entrechoquer les gros blocs emportés par le courant. Ce soir là, nous nous abritons tous sous la « tente Gabioud » pour jouer au UNO et manger. Les enfants sont surexcités. Ils savent que c'est leur dernière nuit tous ensemble : le lendemain, nous arriverons à Meiringen, et les Glauser rentreront chez eux à Genève.

Cette nuit là, mes rêves sont agités : là haut, perchée au bord du vide, la cabane des Engelhörner veille sur nous. Je suis venue ici, en 2001, poser une croix au pied de la Kingspitze. Ce petit coup de blues ne dure heureusement pas trop longtemps et la fatigue finit par l'emporter.

Au revoir les Glauser

La descente de Rosenlauri à Willigen est longue, et nous sommes contraints à suivre la route car les sentiers pédestres sont une succession d'obstacles franchissables uniquement par des piétons – les enfants, eux, en profitent, et s'autorisent plus d'un raccourci à travers la forêt.

Pierrot souhaite nous offrir notre dernier repas ensemble aujourd'hui, et cette idée devient une douce obsession pour toute notre petite équipe, motivée par la perspective de déguster un « schnitzel paniert ». Ainsi, nous ne nous arrêtons pas à midi pour pique-niquer. Seulement voilà, plus nous approchons de la plaine, moins c'est facile de s'arrêter avec les chevaux. Avec le stress et la faim qui m'envahissent gentiment, je deviens grinche. Nous voilà au bord d'une route, au milieu de villas... Je n'y crois plus et laisse sortir mon agacement : « Je me suis encore fait avoir ! On aurait du s'arrêter avant pour manger. Grrrr ». D'autant plus que je me suis méchamment tordu la cheville un peu plus haut, et j'ai passablement mal et l'impression que mon pied va faire éclater ma godasse.

Et voilà la licorne magique qui refait son apparition... de l'autre côté d'un pont, il y a un petit restaurant ouvert toute la journée. La patronne est d'accord de nous faire à manger au milieu de l'après-midi, et en plus, elle nous laisse envahir la terrasse entière avec nos affaires. Les chevaux, eux, sont « cachés » à

l'arrière, le long des voies de chemin de fer. Lorsqu'un petit train passe pour la première fois, je me précipite vers eux en clopinant pour m'assurer qu'ils n'aient pas trop peur. Heureusement, tant qu'il y a de la bonne herbe, rien ne peut les déconcentrer !

Quelques heures plus tard, après un excellent repas, une sérieuse séance de tri et quelques essais plus ou moins fructueux de tölt à cru pour Camille et Mathieu, c'est le moment de nous quitter. Louissette pleure à chaudes larmes pendant un bon moment, impossible de la consoler ! Puppy, lui, y arrive, heureusement... Au revoir les Glauser, et à une prochaine ! Nous avons beaucoup aimé partager un bout de ce voyage avec vous.

Savoir s'arrêter

Un peu plus tard et à quelques kilomètres de là, Heinz nous accueille à sa ferme. Nous pouvons camper dans l'écurie, à côté du taureau et des veaux, si nous voulons, ou y entreposer les affaires. C'est vrai qu'il a l'air gentil, le taureau, mais à choisir, je préfère l'orage dans le pré.

Le lendemain matin, je constate que Toundra a l'antérieur droit très enflé, au niveau du genou et jusqu'au paturon. Une tendinite ! La pauvre, je ne sais pas depuis combien de temps elle est comme ça, car pendant toute la semaine avec les Glauser, j'ai laissé les filles curer les pieds et je me contentais d'un bref coup d'œil au bât... Quant à ma cheville, elle est toujours aussi douloureuse et enflée. Je décrète une journée de repos, et Heinz est tout à fait d'accord de nous laisser squatter encore une nuit. Après une grasse-matinée et toilette à l'eau chaude de la ferme, nous nous offrons une petite visite de Meiringen et un spectacle de cirque.

C'est un cirque-restaurant : nous sommes assis à des tables et il est possible de commander à manger pendant le spectacle. Je ne peux m'empêcher d'être mal à l'aise car nous sommes à tout casser une vingtaine de spectateurs sous le chapiteau, alors qu'il pourrait en accueillir au moins dix fois plus. L'entracte se trouve prolongée d'une bonne demi-heure à cause d'une panne de courant. Malgré tout, le spectacle est magnifique, grâce notamment à une troupe d'artistes de Mongolie intérieure : les filles restent bouche bée devant le numéro de la contorsionniste. Le temps d'un après-midi, nous sommes projetées dans un monde fantastique à paillettes et ça nous fait du bien.

Le lendemain, ma cheville va mieux, mais pas le pied de Toutoune. Heinz me passe une pommade camphrée, et nous propose même de rester là, mais je préfère partir : nous avons déjà bien saccagé son pré et je ne me sens pas d'abuser davantage de sa gentillesse. Je ne sais pas trop comment je vais gérer la suite. Mais je repousse la réflexion à plus tard et m'affaire à bien nettoyer le pré des crottins – il y en a quand même pour deux bonnes brouettes !

Nous marchons en direction de Brienz. Nous espérons tomber sur l'écurie dont Sabine m'a parlée et qui appartient à sa belle-sœur, mais malheureusement quand nous arrivons devant, il n'y a personne. Bah tant pis, un peu plus loin sur la carte il y a des lacs qui ont l'air jolis, nous pourrions nous installer là bas. Malheureusement, les lacs en question sont partiellement exploités par des carrières, et les parties sauvages nous ont interdites d'accès. Alors tant pis, continuons...

Le chemin longe une voie de chemin de fer. C'est bruyant, quand le train passe, mais les chevaux ne bronchent pas. Nous croisons Heinz qui fait les foins sur un petit tracteur, il nous salue, le sourire aux lèvres. De l'autre côté de la route, je repère quelque chose qui ressemble à un grand centre équestre.

Je ne sais pas ce qui me pousse à y aller : l'endroit est impeccable, la pelouse est tondu au millimètre près, le portail s'ouvre automatiquement et sur ses piliers trônent des magnifiques têtes de cheval sculptées dans le bronze. Les prés sont clôturés par trois rangées de barrières blanches. Nous entrons, à la fois curieuses et plutôt sceptiques sur ce qu'on pourrait bien trouver là.

Katzenschwanz

Une jeune allemande, Lara, s'approche de nous et son visage s'illumine en voyant notre petite troupe – elle m'explique qu'elle adore les chevaux islandais, car c'est sur eux qu'elle a appris à monter quand elle était petite. Je lui explique notre problème, que nous devons nous arrêter car Toundra est blessée.

Le temps d'un coup de fil et la revoilà qui nous annonce : « La patronne arrive bientôt, en attendant elle m'a demandé de vous installer dans le grand box du fond, venez ! »

Nous sommes dans un luxueux élevage de Holsteiner – ces chevaux qui font presque le double de la taille d'un islandais (je sais, j'exagère) et qui sont élevés principalement pour le saut d'obstacle. L'écurie est extrêmement propre – comme chez Iris – et il n'y a que 5 chevaux pour une multitude de box vides : les poulinières et les jeunes profitent de la vie en Allemagne, là où il y a de l'espace et des grandes pâtures. Les quelques chevaux qui sont là sont entraînés et destinés à la vente. Je peux les voir marcher dans le carrousel pendant une heure chaque jour, avant ou après la reprise en carrière. J'admire le travail abattu quotidiennement par l'équipe : nettoyage et entretien du domaine, préparation et entraînement des chevaux, il n'arrêtent jamais, du matin au soir.

Katzenschwanz est l'ultime étape de notre voyage: nous ne pouvons de toute manière pas décemment continuer à faire souffrir Toundra, et une tendinite, ça ne se soigne pas en deux temps trois mouvements. J'appelle Blaise pour qu'il vienne nous chercher.

Je ne sais pas pourquoi cette tendinite est apparue. Aurais-je mal paré Toundra avant le départ ? Peut-être que j'aurais dû mettre plus souvent les hipposandales : au final, les chevaux ne les auront portées que quelques jours. Toundra étant cagneuse, le parage naturel, accentué par les kilomètres de bitume que nous avons avalés, n'est pas régulier. Peut-être qu'à force de marcher de travers, ce sont les tendons qui en ont pris un coup. Morale de l'histoire : à l'avenir, mettre les hipposandales d'office et nous serons plus tranquilles.

Ici au moins, je peux la soigner comme il faut. Les chevaux ont un énorme box avec paddock extérieur en dur. Cristina, la patronne, est aux petits soins: elle m'offre de la pommade, prépare du « mash » pour aider nos chevaux à mieux vivre cette transition entre l'itinérance et l'immobilité et leur donne une bonne ration de foin et des vitamines. Je m'occupe de doucher les membres de Toutoune et de nettoyer le box aussi souvent que possible pour ne pas jurer avec la propreté des lieux. Je bénis le fait que nous soyons tombé sur un élevage et non un centre équestre avec des chevaux en pension. L'ambiance aurait certainement été tout autre !

Nous montons la tente dans un box vide, et établissons notre QG dans la cuisine de l'écurie. Dario, le petit roi de la maison, est ravi d'avoir des invitées de sa génération. Il offre des glaces aux filles tout en leur faisant des misères. Les filles se lassent vite de son agitation bruyante. Charlotte rêve d'une petite sieste, mais c'est impossible. Discrètement, je l'aide à s'éclipser jusqu'à un petit canal à 100 mètres de là, avec une couverture, un livre et son doudou. Elle a bien mérité un moment de solitude et de tranquillité. Quant à Louissette, elle pleure à chaudes larmes lorsqu'elle retrouve son dessin tout déchiré. Sa maman doit intervenir. La jument de Cristina fait tomber toutes les barres. J'ai l'impression que notre présence perturbe l'équilibre et la routine de la maison, cela me gêne. Heureusement, le soir même, Blaise est là. Après un mois de voyage et un long trajet en voiture de nuit, nous voilà tous de retour à la maison.

Voilà un été formidable qui touche à sa fin. C'était une belle expérience. Je suis très fière de la manière dont j'ai géré cette aventure. Quel cadeau magnifique que de pouvoir passer un mois avec mes petites nanas affectueuses, pleines de vie, curieuses et courageuses. Les chevaux ont été adorables, généreux, et fiables. J'ai aimé cette itinérance tranquille, sans risques inutiles, où je pouvais rêvasser sans la crainte de devoir franchir des obstacles compliqués avec les chevaux. A quand le prochain voyage ?

©Manue Gabioud, 2017